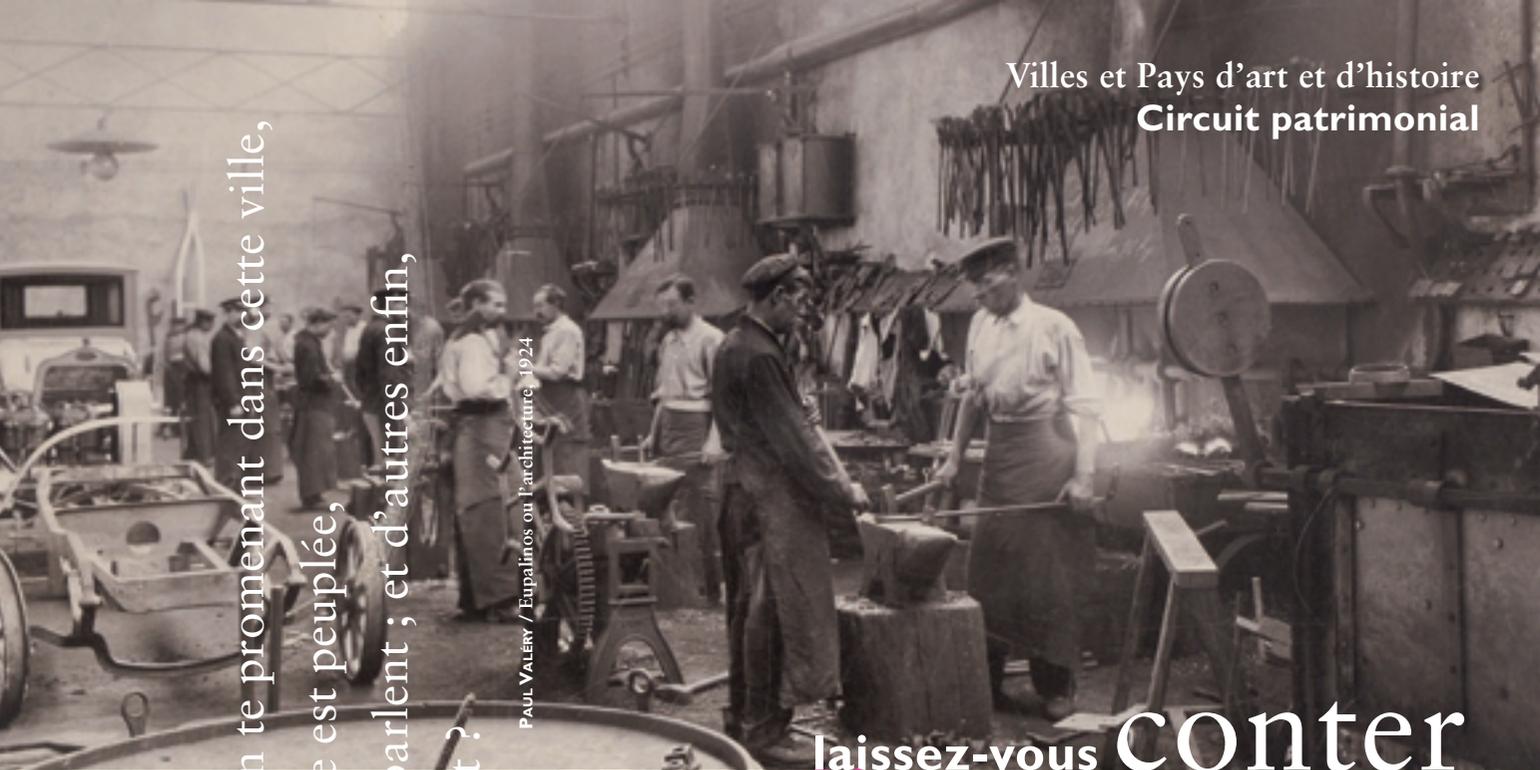


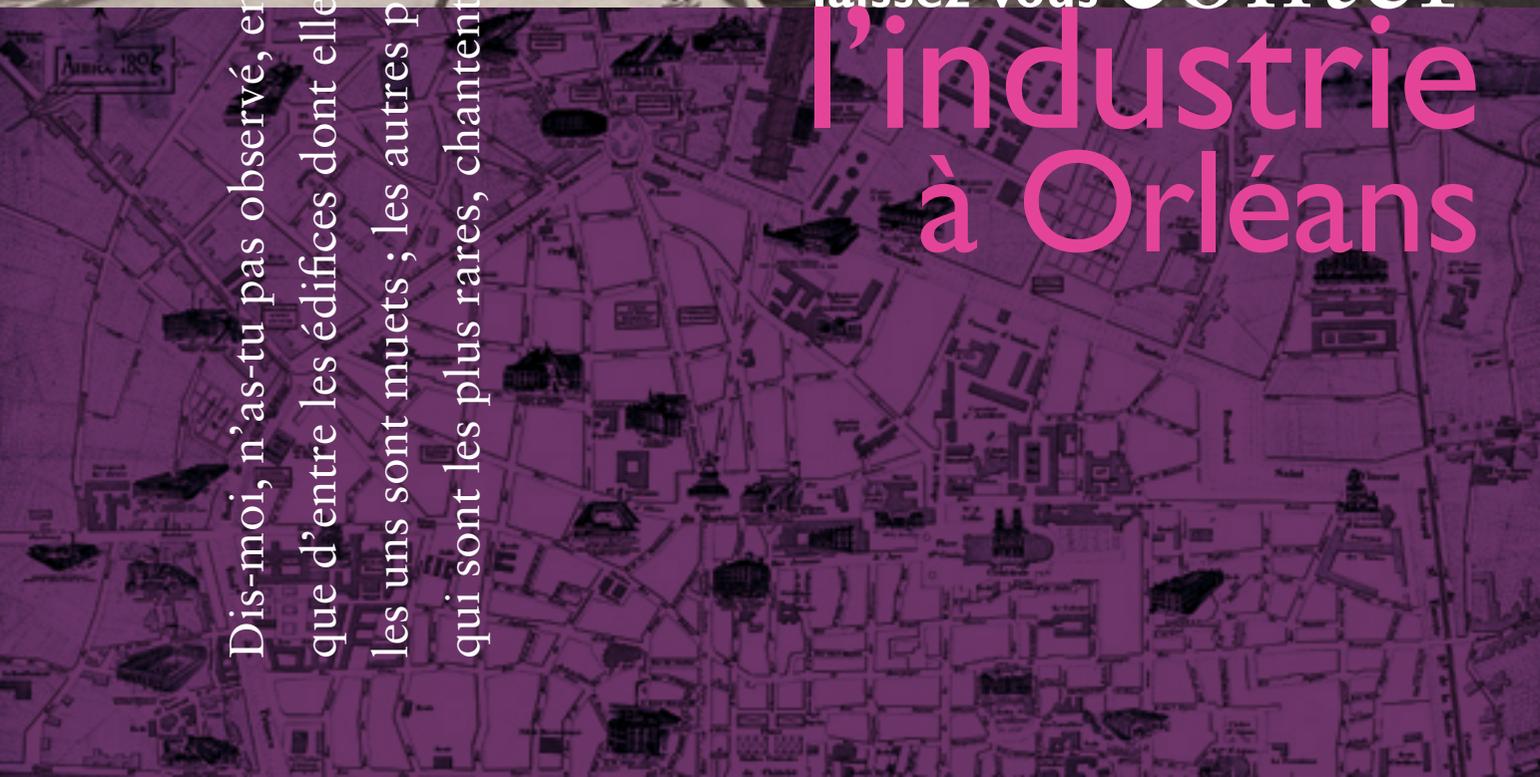
Dis-moi, n'as-tu pas observé, en te promenant dans cette ville,
que d'entre les édifices dont elle est peuplée,
les uns sont muets ; les autres parlent ; et d'autres enfin,
qui sont les plus rares, chantent ?

PAUL VALÉRY / Eupalinos ou l'architecture, 1924

Villes et Pays d'art et d'histoire
Circuit patrimonial



laissez-vous **conter**
l'industrie
à Orléans





Le rôle de la Loire, la proximité de Paris, le dynamisme de ses raffineries de sucre de canne ont fait d'Orléans une des villes les plus riches du royaume aux XVII^e et XVIII^e siècles. Après un déclin économique en raison, notamment, de la fin du trafic fluvial dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un renouveau industriel voit le jour avec les vinaigreries, chocolateries, brasseries et conserveries, mais également avec la fonderie de cloches, le machinisme agricole ou encore l'industrie automobile.

Ce dépliant propose des clés de lecture pour comprendre les grandes étapes de l'industrie orléanaise de 1650 à 1950 ainsi que deux circuits (en pages centrales) pour découvrir la diversité des entreprises à Orléans et la manière dont elles marquent encore la ville actuelle.

Les prémices de l'industrie à Orléans

Orléans, place commerçante et artisanale depuis l'Antiquité, prend son essor à partir du XII^e siècle avec les foires et le développement des métiers.

La société préindustrielle orléanaise apparaît au milieu du XVII^e siècle avec les usines à sucre et les manufactures textiles tandis que le trafic ligérien prospère.



© MBOAO - Cliché F. Laugnie

Les usages de l'eau

La *Communauté des marchands fréquentant la rivière de Loire et fleuves descendant en icelle*, créée en 1344, gère le commerce et entretient le fleuve. Les différents produits locaux ou exotiques sont transportés par eau ou par terre et vendus aux marchés de la ville et lors des foires. Le vin, la bière

et le vinaigre sont produits en abondance. Les marchands drapiers font travailler les artisans locaux (cardeurs, foulons, tisserands...). Les métiers du vêtement sont nombreux (bonnetiers, chaussetiers, fripiers, tailleurs, couturiers, passementiers, boutonniers...) ainsi que ceux des cuirs et peaux (pelletiers, tanneurs, mégissiers, cordonniers, chamoiseurs, parcheminiers, relieurs...). Les artisans fabriquent différents ustensiles et récipients (potiers, chaudronniers, taillandiers, vanniers, tonneliers, tourneurs-boisselier...). L'eau est utilisée abondamment et les ateliers sont organisés de manière logique afin que les résidus d'activité n'endommagent pas la production de l'atelier voisin.

L'évolution de l'industrialisation à partir de 1650



© Collection particulière - Cliché F. Laugnie

Les manufactures sont encouragées par le pouvoir royal et la noblesse. Jean-Baptiste Colbert (1619-1683) institue les compagnies françaises de commerce colonial afin de garantir l'approvisionnement de denrées nécessaires à l'industrie. Deux exemples illustrent le début de l'industrialisation à Orléans, la raffinerie de sucre Vandeburgue et la verrerie de Bernard Perrot, deux établissements qui ouvrent leurs portes dans le quartier de Recouvrance. Le premier s'installe vers 1653; le second à partir de 1672. L'invention du verre coulé en tables par Bernard Perrot va permettre de réaliser des glaces de grandes dimensions en série.

Le temps des manufactures orléanaises, 1750-1815

À partir du Grand siècle, les industriels s'assurent de l'appui de capitalistes pour développer leurs manufactures par la transformation de productions locales ou d'importation. Ainsi, les négociants orléanais participent au commerce triangulaire et au commerce en droiture, en direct avec les îles, pour obtenir sucre, café, tabac, bois ou indigo.

Activités traditionnelles et nouvelles productions



© MBOAO - Cliché F. Laugnie

L'industrie lainière

Elle prend un véritable essor au milieu du XVIII^e siècle avec l'activité de bonneterie (bonnets et gants) et occupe plus de 10 000 ouvriers dans les communes proches de la ville utilisant l'eau de la Loire. La manufacture de bonneterie Benoist Héry est érigée en manufacture royale en 1774. Il existe également en 1758 une manufacture royale de bonnets turcs, à la façon de Tunis, destinés aux pays du Maghreb et du Levant. À la fin du XVIII^e siècle, les fabriques de couvertures se développent; elles font travailler près de 14 000 ouvriers en 1805.

La vinaigrerie

Elle compte entre 200 et 300 établissements et Orléans acquiert dès cette époque la renommée de capitale du vinaigre. Les vins de l'Orléanais, de Touraine et d'Anjou qui transitent par le port d'Orléans sont utilisés à sa fabrication.

La céramique

L'Orléanais connaît l'art de la poterie de terre cuite depuis l'époque gallo-romaine. La mention la plus ancienne d'un faïencier à Orléans remonte à 1605. Une première manufacture royale de porcelaine est fondée en 1753 en faveur de Jacques Dessaux de Romilly. Au XVIII^e siècle, diverses fabriques de faïences et de porcelaines s'établissent et produisent généralement la faïence brune dite *culs bruns* ou *cailloux* 6. La fabrique Machard-Grammont se



© MBOAO - Cliché F. Laugnie

particularise avec la réalisation de pâtes marbrées dites pâtes jaspées ou agatisées.

Les poteries fabriquent également des moules à pain de sucre, des formes pour les bonnets ainsi que des pots de pépiniéristes. Elles sont une douzaine au XVIII^e siècle et occupent 300 ouvriers.

L'imagerie et la dominoterie

Orléans devient un centre d'imagerie important au XVIII^e siècle avec la fabrication de papier peint (dominoterie), d'images pieuses ou profanes. Jean-Baptiste Letourmy s'illustre dans l'imagerie politique. La fabrique de Pierre-Fiacre Perdoux réalise, quant à elle, près de 500 modèles de papiers peints et de nombreuses images.



© MBOAO - Cliché F. Laugnie

L'imprimerie et la presse d'annonces

Les journaux orléanais d'annonces et les almanachs sont pris en main par les imprimeurs au milieu du XVIII^e siècle, sur le modèle de l'Almanach Royal qui apparaît en province en 1736. Offrant à la population toutes sortes d'informations pratiques mais aussi juridiques, commerciales et industrielles, cette presse met véritablement en place la publicité commerciale et un annuaire au service de la population.

Circuit est



© Jean Puyo

dont l'une sortie des ateliers Eiffel. Rue de la Folie **4**, un bâtiment en brique présente de petites ouvertures au niveau de son soubassement et un toit ouvert coiffé d'une seconde charpente. Ce système assurait la ventilation des cuves de vinaigre.



© ANO

1 2 Le sucre Guinebaud

Implantée à partir de 1704, la raffinerie de sucre occupe bientôt la totalité de l'îlot. Au 2 cloître Saint-Pierre-le-Puellier **1**, le bâtiment d'apparat atteste de la richesse de son propriétaire. Sur la rue des Africains **2**, plusieurs constructions sont encore présentes. Derrière le mur de clôture sur lequel s'appuyaient hangar à sirop, grenier à tonneaux vides, formes à sucre et pot à mëlasse, on distingue un premier bâtiment. En cœur d'îlot, il accueillait une étuve et des greniers; son voisin, aujourd'hui rehaussé d'un étage, accueillait étuve, pièce à plier, bac à terre et grenier. La raffinerie de sucre reste dans la famille Guinebaud jusqu'en 1783.

3 4 Le vinaigre Dessaux

Fondée en 1789, la maison Dessaux s'implante en 1815 dans le quartier en réutilisant des bâtiments de l'ancienne raffinerie Guinebaud. Rapidement, l'entreprise s'agrandit et devient l'une des plus importantes de France. Le quartier est entièrement voué à l'entreprise. On y trouve une architecture industrielle riche et multiple. Le long de la rue Saint-Flou, une construction à trois étages en béton et brique s'appuie contre le rempart gallo-romain **3**. En contrebas, à l'angle de la rue de la Tour-Neuve, plusieurs entrepôts possédaient des charpentes métalliques

5 Les confiseries Saintoin

La maison Saintoin, fondée en 1760, est située au 108 rue de Bourgogne. De ses ateliers sortent confitures sèches, coignac, chocolat à la vanille, dragées, pralines... L'activité cesse en 1959. L'usine occupe l'ensemble de l'îlot. Son entrée principale, rue du Bourdon-Blanc, est ornée d'un blason encadré de deux lions portant le monogramme SF (Saintoin et Frères). Une cour intérieure accessible par plusieurs entrées distribue des bâtiments de plusieurs étages. La cheminée de brique est encore visible. La construction la plus ancienne (fin du XVIII^e siècle) se trouve rue de Bourgogne: façade en moellon enduit, fenêtres verticales et chaînages de pierre. À l'est (le long de la rue des Pensées), les bâtiments du siècle dernier sont largement ouverts par des fenêtres horizontales.



© Alice Dumoulin

© BPO - Cécile F. Lagaigne



© Jean Puyo

6 La faïence Labrut

Au 102 rue de Bourgogne se trouvait la maison Labrut, fabricant de faïences de décorations et de *culs bruns*. La vaste parcelle a conservé, sur rue, la façade en moellon enduit, scandée, au rez-de-chaussée, de quatre ouvertures en pierre de taille. Ce type de construction néo-classique est récurrent tout au long du XIX^e siècle.

7 La meunerie La belle usine

En 1856, une usine à mouder le blé, *La Belle usine*, s'installe boulevard du Chemin-de-fer (actuel 19 boulevard Alexandre-Martin). Le bâtiment, témoin de cette activité passée, présente une architecture symétrique développée sur deux étages qui ont par la suite été dédoublés. Les trois travées centrales et le porche principal sont encadrés par deux pilastres en pierre et brique. Au-dessus de cet ensemble, un fronton et le blason de la ville, aujourd'hui disparus, apportaient un regain de monumentalité au bâtiment.



© Archives départementales du Loiret



8 La manufacture de tabac

La perte des usines de Strasbourg et de Metz, suite à la défaite de 1870 et à l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, entraîne de nouvelles implantations de manufactures de tabac afin de satisfaire une consommation en plein développement et l'apparition des cigarettes prêtes à l'emploi. À Orléans, la manufacture est implantée le long de la ligne de chemin de fer Orléans-Vierzon. L'établissement ouvert en 1885 s'agrandit rapidement et ses productions se diversifient au fil du temps. En 1944, une partie des bâtiments est détruite. Le centre technique est transféré, en 1954, dans la nouvelle zone industrielle d'Orléans-Fleury-les-Aubrais. En 1982, la production s'arrête. De l'usine d'origine subsistent plusieurs constructions, notamment le bâtiment de l'administration à la modénature aux ornements classiques et la partie ouest des deux grands bâtiments en moellon enduit qui l'encadrent. Ces bâtiments, d'un seul étage, sont coiffés de combles à la Mansart. On retrouve également l'emplacement du jardin d'honneur avec ses pavillons et une grille.

Circuit ouest



© Jean Puyo

2 Les voitures Delagrère

Dans les années 1860, Jean-Pierre Delagrère installe son atelier de sellerie et de carrosserie hippomobile au 89 rue d'Illiers. En 1872, ses fils, Henri et Émile, s'associent et forment la société Delagrère Frères. Cette dernière est transformée en 1890 en Delagrère et C^{ie}. Les Delagrère suivent de près les progrès de la motorisation; lors de l'exposition automobile de 1898 à Paris, ils présentent un tricycle motorisé. La société se développe et s'associe en 1903 à Maurice Clayette. La même année, l'entreprise implante ses ateliers dans de nouveaux locaux à l'angle des rues du Faubourg-Madeleine et des Beaumonts. Durant le conflit de 1914-1918, l'entreprise participe à l'effort de guerre avec la production de camions militaires et de munitions. Réputée pour la conception élégante, le fini irréprochable de ses carrosseries et la fiabilité de ses moteurs, l'entreprise passe néanmoins sous le contrôle de la société Panhard et Levassor en 1926.



© Jean Puyo

1 Le sucre Jogues

Au 13 rue Notre-Dame-de-Recouvrance, un bâtiment d'exception, daté de 1749, correspond aux anciens établissements Jogues, raffineries de sucre. L'ample façade en pierre de taille comporte un étage noble d'où partent des pilastres. Le bâtiment est coiffé d'un large fronton triangulaire. Le classicisme de l'ordonnancement est tempéré par les gardes-corps aux lignes courbes.

La Loire

Les bâtiments de la rue du Faubourg-Madeleine sont détruits en 1973 pour faire place à un grand ensemble, la résidence des Beaumonts. Ne reste que le bâtiment au 89 rue d'Illiers, reconstruit parallèlement à l'installation de l'usine dans le faubourg. La façade est constituée de trois baies vitrées qui prennent place sur toute la hauteur de l'édifice dans des arcades à arcs segmentaires. La pierre de taille souligne les éléments classiques, comme le fronton triangulaire, l'entablement et leurs décors (cartouches et cuirs découpés). Cependant, un vent de modernité anime l'ensemble, comme en témoignent le motif du fronton et l'importance donnée au verre et aux ferronneries.

3 Les couvertures de laine

En 1820, la famille d'industriels Rime-Lecomte est une des premières à s'installer à l'est de la rue du Faubourg-Madeleine. Elle sera rejointe dans les décennies qui suivent par d'autres manufactures de laine. Les usines se modernisent et, en 1876, Rime et Renard est présentée comme usine modèle au président de la République Mac Mahon en visite à Orléans.



© ANO

De 1900 à 1910, les usines se concentrent, hormis la société Pesle-Ponroy, en la société anonyme Les Fabriques Réunies. C'est dans les années 1960 que disparaît cette activité typiquement orléanaise. Elle laisse derrière elle quelques témoignages architecturaux de plus en plus rares. À l'angle de la rue du Faubourg-Madeleine (au 2) et du boulevard, un corps de bâtiment récemment rehaussé témoigne de la présence de Rime-Renard & Fils.

4 Le lotissement du Baron



© Pauline Marcon

Il constitue le plus vaste lotissement réalisé entre les deux guerres (essentiellement entre 1924 et 1940) par la municipalité. La vente des lots débute en 1923. Un cahier des charges précis régleme les constructions du lotissement et crée un sentiment d'unité dans le quartier. Les rues Alfred-Cornu et Gustave-Vapereau présentent quelques exemples caractéristiques de ce type de constructions réalisées essentiellement par des entrepreneurs locaux: petits pavillons à pignon sur rue avec jardinet et décor travaillé autour de la brique rouge et jaune, de la pierre apparente, de linteaux métalliques et/ou d'enduit imitant le pan- de-bois.

Rue de Vauquois, la largeur de la rue permet des constructions plus élevées, alignées et mitoyennes. Les 50 à 54 rue de Vauquois, réalisés par l'entrepreneur Maurice Lecomble, installé dans le quartier, proposent ainsi des maisons étroites d'un étage sur rez-de-chaussée.

5 La corseterie Desjouis-Gressard

À la Belle époque, les corseteries sont très présentes dans le quartier Madeleine. Au 11 rue du Faubourg-Saint-Jean, la maison de maître de la fabrique de corsets Desjouis-Gressard tranche avec le style fonctionnel du bâtiment d'usine en brique et pierre qu'elle jouxte. En retrait par rapport à la rue, cette maison (2^e moitié du XIX^e siècle) procure un sentiment d'ordre et d'équilibre. Son programme architectural symétrique est axé de part et d'autre d'un avant-corps pourvu d'un balcon à balustres, au premier étage, et d'un fronton triangulaire interrompu, dans la partie supérieure. Des lignes horizontales (entablements et corniches) soulignent également le bâtiment. Malgré une attirance pour le classicisme, les décors (de boucles, d'oves et d'entrelacs) sont nombreux autour des ouvertures, notamment au-dessus de la porte où l'on découvre le monogramme DG.



© Jean Puyo

6 Le quartier Dunois

Au lendemain de la défaite de 1870, la ville décide d'aménager un nouveau quartier à proximité des gares de voyageurs et de marchandises. Il doit loger une nouvelle population d'ouvriers, de cheminots et d'officiers militaires. Plusieurs lotissements ouvriers sont réalisés, par exemple le long de la rue Xaintraillès (du 64 au 76) ou entre les rues Xaintraillès et Foch, la *Cité des Fleurs*. Ce dernier lotissement, construit entre 1882 et 1883, s'organise autour d'un programme architectural symétrique qui distribue 33 lots autour d'une placette et le long de la rue de l'Immobilière. Les entrées de ce lotissement sont marquées par des constructions à deux étages et à pans-coupés. Les bâtiments de la rue, pourvus d'un étage et d'un toit à faible pente, sont ornés de chambranles en brique et pierre. La place rectangulaire présente, à ses angles et aux deux débouchés de l'allée, des bâtiments à fronton et appuis filants. Cet ensemble est réalisé par la Société Immobilière d'Orléans, présidée par Gaston Colas des Francs, futur maire d'Orléans, dont l'un des objectifs est de permettre aux ouvriers l'accès à la propriété en conformité avec les idées hygiénistes de l'époque.



© Jean Puyo

Les raffineries de sucre de canne

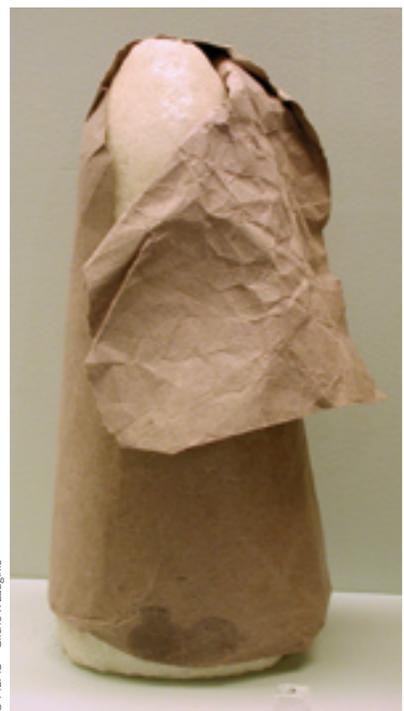
Elles sont le symbole de ce siècle d'or. En effet, être raffineur est lucratif et signe de réussite sociale. La raffinerie de sucre fait travailler de nombreux corps de métiers : les artisans fabriquant les récipients (chaudronniers, potiers, tonneliers, boisseliers), ceux qui entretiennent les bâtiments (maçons, couvreurs, plombiers), les personnels de commerce, les portefaix et les voituriers. De trois raffineries au début du XVIII^e siècle, on passe, à la fin du siècle, à une trentaine qui produisent 15 000 pains de sucre, soit 11 000 tonnes de sucre traité pour 6 500 tonnes de sucre raffiné avec un effectif de 650 ouvriers ① ② ①.



© MBOA - Cliché F. Laugnie

Les toiles peintes dites indiennes

Les cotonnades imprimées dites toiles d'Inde ou indiennes sont importées par la Compagnie des Indes. L'interdiction de les fabriquer en France est levée en 1759. En 1760, deux manufactures de tissu imprimé sont créées à Orléans, celles de Hulot et de Mainville. Cette dernière devient manufacture royale en 1762 et s'installe près du pont, à l'angle de la rue Royale, puis en 1787 près du pont d'Olivet.



© MBOA - Cliché F. Laugnie



© MBOA - Cliché F. Laugnie

Le coton filé

La filature de la Motte-Sanguin, dirigée par Lord Foxlow, est équipée de *mules jennys*, inventées en 1779 par l'anglais Samuel Crompton et permettant de filer le coton en continu, grâce à la machine à vapeur Périer. 800 hommes et femmes y travaillent. La période révolutionnaire puis la guerre commerciale contre l'Angleterre durant l'Empire précipitent certaines entreprises à la faillite, comme la filature de Foxlow, contrainte de

fermer en raison du manque de matières premières.

La diversité industrielle et les mutations urbaines, 1815-1950

À partir de la Restauration, l'industrie se reconstruit progressivement. La bourgeoisie orléanaise investit dans les terres de Beauce, ouvrant la voie à la conserverie industrielle et au machinisme agricole. La concentration des vinaigreries dynamise cette industrie qui fabrique le tiers du vinaigre français. Suivant la mode, les usines de confection fabriquent maintenant des corsets. La présence durable de l'armée dans la ville à partir du dernier tiers du XIX^e siècle procure des revenus aux habitants et aux industriels, notamment en temps de guerre.

La vie ouvrière et l'usine dans la ville



© BYO - Cliché F. Laugnie

L'apparition du droit du travail

Une nouvelle société de pauvres émerge avec les ouvriers qui souffrent de leurs conditions de travail. Néanmoins, le XIX^e siècle marque le début des avancées sociales. Les actions de la Révolution de 1848 ont porté la limitation de la journée de travail à 12 heures, puis en 1874 l'interdiction de travailler passe en dessous de 12 ans. Enfin, la *Loi sur la liberté syndicale* dite de *Waldeck Rousseau* est promulguée en 1884; elle ouvre la voie au syndicalisme et à la création des bourses du travail.

L'industrie et l'urbanisme

La ville se transforme avec l'aménagement des boulevards (1817-1826), la construction des abattoirs (sur l'actuel boulevard Jean-Jaurès, en 1821) et l'entrepôt des douanes sur le quai Barentin (1831), le percement de la rue Jeanne-d'Arc (1836-1841), l'implantation de la gare (1843), la création du quartier Dunois (1877) et enfin le percement de la rue de la République (1896).

Avec l'abandon de la navigation en Loire, les usines se concentrent vers la gare. L'emplacement des usines, lié aux contraintes de fabrication et



© AMO



© MBOA - Cliché F. Laugnie

de transport mais aussi aux problèmes de nuisances, évolue dans la ville; la législation contribue aussi à ce déplacement. Petit à petit, les usines sont installées en périphérie: c'est l'élaboration des premières zones industrielles. Dès la fin du XIX^e siècle, de nouveaux logements sont construits dans les faubourgs pour cette nouvelle société d'employés d'usines et de cheminots mais également pour les officiers militaires ④ ⑥.

Des activités traditionnelles

L'industrie alimentaire

Elle est représentée par la vinaigrerie qui tient une place de premier plan avec la vinaigrerie Dessaux ③ ④, mais aussi par la chocolaterie Saintoin ⑤, les brasseries (Gavot et Schmetz) et les différentes conserveries (Maingourd, Gravier, Vernet et Loison). Une usine industrielle à moude le blé ⑦ s'installe boulevard du Chemin-de-Fer (boulevard Alexandre-Martin).



© Collection particulière - Cliché F. Laugnie

L'industrie du textile

Les industries du textile ont pour tête de file les fabricants de couvertures ③ (Rime-Renard ou Ponroy-Pesle) et les fabricants de corsets ⑤ (Auffray-Clair, Clapin, Coudray, Desjouis-Depallier) qui font travailler une main-d'œuvre féminine nombreuse.

L'industrie des cuirs et peaux

Orléans possède une longue tradition de tannerie et de cuir. Situés à l'origine et pour l'essentiel dans les quartiers du Châtelet, de la Charpenterie et de Saint-Pierre-le-Puellier, ces industries polluantes sont progressivement rejetées hors de la ville. Les tanneries Chicoineau reçoivent l'autorisation de s'implanter rive sud, à l'écart du centre-ville, au milieu du XIX^e siècle.



© AMO

De nouvelles activités liées au progrès technologique

L'industrie métallurgique

Du secteur de la métallurgie (fonderies Chenesseau, Malichaud, Bruneau et fonderie de cloches) et des serrureries (Guillot-Pelletier et Huguet-Creiche), il ne reste aujourd'hui en activité que l'entreprise Huguet-Creiche ainsi que la fonderie de cloches Bollée (faubourg de Bourgogne à Saint-Jean-de-Braye).

L'industrie mécanique

Les premières machines agricoles en France sont produites à Orléans par l'entreprise J. Cumming dès 1845. Cette entreprise est ensuite reprise par la société Samuelson, relayée par les établissements Rivierre-Casalis et Rousseau. Orléans connaît également les débuts de l'automobile grâce à la société Delaugère & Clayette ②, absorbée en 1926 par Panhard et Levassor.



© Collection particulière - Cliché F. Laugnie

Des industries relevant de l'artisanat d'art de petite série

On retrouve l'activité de la céramique avec la production de faïence, des poteries ou des terres cuites vernissées pour les jardins d'agrément. Dans la filière bois, les ateliers Mailfert puis Amos s'illustrent de 1904 jusqu'aux années 1990. La société Les Billards Chevillotte est encore aujourd'hui le premier fabricant en France de billards à renommée internationale.



© BHO - Cliché F. Laugnie

L'industrie du tabac

La fabrication et la commercialisation du tabac sont un monopole d'État. La manufacture de tabacs d'Orléans ⑧ est créée en 1885 et emploie principalement des femmes (639 femmes pour 99 hommes en 1914).

L'industrie du granulat en Loire

Cette activité tout d'abord manuelle avec les tireurs de sable, se mécanise à partir des années 1950. L'extraction dans le lit mineur du fleuve est finalement arrêtée en 1992, suite à l'effondrement du pont Wilson à Tours.



© AMO



© AMO

L'impact des guerres, 1870-1950

L'effort de guerre des usines de 1914-1918

Pendant la Grande Guerre, les armées sont les principaux clients des usines orléanaises qui produisent les vêtements des soldats (drap bleu horizon), des couvertures et des munitions.

Les usines emploient une main-d'œuvre essentiellement féminine, complétée par une main-d'œuvre étrangère masculine.

La Compagnie Générale d'Électricité s'installe rue d'Ambert pour la fabrication de munitions, les grenades dites Citron et les grenades et obus VB (Viven Bessière).

Les industries et les mouvements ouvriers des années 1920-1950

La production standardisée en série se met en place. Les secteurs du textile et de l'alimentation représentent les effectifs les plus importants, néanmoins touchés par la crise de 1929.



© Collection particulière - Cliché F. Laugnie

Des industries nouvelles se développent dans les secteurs de la métallurgie, la mécanique fine, la construction de véhicules automobiles, ou l'appareillage électrique et d'électroménager avec la société Thermor.

De grandes avancées sociales sont réalisées en 1936 avec le gouvernement du Front populaire. Les accords de Matignon instituent la semaine de 40 heures et les congés payés. Pendant la Seconde Guerre mondiale, sous le contrôle de l'administration de Vichy, les unités de production sont concentrées afin d'éliminer les entreprises dites juives. 5 000 ouvriers

orléanais sont envoyés en Allemagne pour le Service du travail obligatoire. Face à la pénurie d'énergie et de matières premières, la déshydratation ou la congélation sont expérimentées dans le secteur de l'alimentation. Dans celui du textile, les fibres synthétiques, comme la rayonne, remplacent le coton.

La Reconstruction et la première zone industrielle

La Reconstruction est l'occasion de mettre en œuvre une partie du *Plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension*, établi par Donat Alfred Agache (1875-1959), avec notamment la création de la première zone industrielle. Située entre les gares de Fleury-les-Aubrais et Orléans, elle accueille en 1955 une trentaine d'entreprises qui profitent d'un accès direct au chemin de fer: mécanique, matériel agricole, meubles, produits alimentaires, entreprises du bâtiment. La Reconstruction relance également l'économie qui profite au secteur du bâtiment et des travaux publics et à la verrerie. La métallurgie et la chimie prennent le pas sur les industries traditionnelles. Enfin, le secteur de l'alimentation se modernise avec des chaînes de production.



© Jean Puyo

Laissez-vous conter **Orléans, Ville d'art et d'histoire...**

... en compagnie d'un guide-conférencier agréé par le ministère de la Culture. Le guide vous accueille. Il connaît toutes les facettes d'Orléans et vous donne des clefs de lecture pour comprendre l'échelle d'une place, le développement de la ville au fil de ses quartiers. Le guide est à votre écoute. N'hésitez pas à lui poser des questions.

Le service Ville d'art et d'histoire

coordonne et met en œuvre les initiatives d'Orléans, Ville d'art et d'histoire. Il propose tout au long de l'année des activités pour les Orléanais, pour le public scolaire et pour les jeunes. Il se tient à votre disposition pour tout projet.

Orléans appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire

Le ministère de la Culture et de la Communication, direction générale des patrimoines, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs de l'architecture et du patrimoine et la qualité de leurs actions.

Des vestiges antiques à l'architecture du XXI^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité.

Aujourd'hui, un réseau de 153 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.



À proximité

Blois, Bourges, Chinon, Loches, Tours et Vendôme bénéficient de l'appellation Villes d'art et d'histoire. Les Pays Loire Touraine et Loire Val d'Aubois bénéficient de l'appellation Pays d'art et d'histoire.

Renseignements

Mairie d'Orléans

Direction de la Culture et de la Création Artistique,
Service Ville d'art et d'histoire

Place de l'Étape

45 000 ORLÉANS

tel. : 02 38 79 24 85

www.orleans.fr

Office de Tourisme et de Congrès d'Orléans

2, place de l'Étape

45 000 ORLÉANS

tel. : 02 38 24 05 05

www.tourisme-orleans.com



1^{er} de couverture: Vue intérieure de l'usine Delaugère et Clayette © Collection Marthe Sougy-Delaugère; *Nouveau Plan d'Orléans monumental*, 1896 © Collection particulière, F. Lauginie. 4^e de couverture : Zone industrielle de Fleury-les-Aubrais © Jean Puyo; Affiche publicitaire Dessaux Fils © Collection particulière, F. Lauginie.

Conception graphique: **LM Communiquer**. Réalisation graphique: Laure Scipion. Impression: Imprimerie Nouvelle. D'après le catalogue de l'exposition *L'industrie à Orléans, 1650-1950*.

Conçu par la Mairie d'Orléans - DCCA / Service Ville d'art et d'histoire. 10/2011